

Locataires : trois histoires d'attente

Renaud Goyer

Number 2, Spring 2021

L'attente

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98654ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (print)

2564-1824 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Goyer, R. (2021). Locataires : trois histoires d'attente. *Siggi*, (2), 12–13.

Locataires : trois histoires d'attente

RENAUD GOYER,
Montréal

Renaud Goyer mène depuis plusieurs années des enquêtes sur le logement et les inégalités. Il donne à l'université des cours portant sur l'exclusion sociale et la méthodologie qualitative. Son style décontracté et son humour pince-sans-rire sont très appréciés des étudiant·es.

Au cours des dernières années, les médias ont fait de plus en plus état de phénomènes qui fragilisent le rapport au logement, en particulier pour celles et ceux qui ne contrôlent pas leur espace de vie en tant que propriétaires : les locataires. Le premier de ces phénomènes est l'augmentation des expulsions de locataires pour permettre à des promoteur·rice·s de profiter de la hausse de la valeur des immeubles, en faisant des rénovations par exemple. Le deuxième a trait aux problèmes de plus en plus prégnants de salubrité plaçant les locataires dans des conditions de vie inacceptables. Le troisième représente l'augmentation importante des coûts du logement rendant difficile la tâche de se trouver un appartement de qualité et abordable. Ces phénomènes font l'objet de débats politiques importants, mais on entend peu la parole de celles et ceux qui les vivent au quotidien. J'ai ici voulu les laisser vous raconter ce qu'ils et elles vivent. De ces histoires de locataires, on peut reconnaître un élément en commun : l'attente.

♦ ♦ ♦

L'éviction et l'attente du départ

Jeanne, une femme à la retraite, prenait son café de l'après-midi en faisant des mots croisés quand elle a vu un homme installer la pancarte « à vendre » d'une agence immobilière devant son immeuble. Elle a tout de suite été prise par un sentiment d'insécurité, d'angoisse. En fait, elle n'était pas au courant que « son » propriétaire souhaitait vendre l'immeuble. Elle le connaissait bien et habitait le même appartement depuis 30 ans. Elle le savait vieillissant, se doutait qu'il allait un jour vendre, mais comme ils se parlaient régulièrement, la nouvelle fut un choc. À partir de ce moment, elle attendait l'appel du propriétaire qui lui annoncerait la vente de vive voix. Après deux semaines d'attente, Jeanne a reçu la lettre d'une entreprise immobilière affirmant être la nouvelle propriétaire de l'immeuble. Sans détour, l'entreprise annonçait qu'elle serait évincée pour cause de rénovation majeure, et ce sans compensation. Après une semaine d'angoisse à réfléchir à ce qu'elle devrait faire, une voisine lui a recommandé de contacter sur-le-champ le comité logement de son quartier. Après consultation, elle a décidé de contester l'éviction pour agrandissement et subdivision en déposant un recours auprès de la régie du logement. Elle a attendu son audience sans trop y croire, le propriétaire ayant apparemment obtenu les permis pour le faire. Tout au mieux, elle espérait repousser le départ de décembre à juin.

Cette attente s'effectue dans l'appartement que Jeanne passe son temps à regarder, où elle examine chaque pièce et les souvenirs qu'elle abrite et se demande : où me retrouverai-je? Mon nouveau logement sera-t-il assez grand? Pourrai-je apporter tous mes meubles et mes souvenirs?

La salubrité et l'attente d'une intervention

Stéphanie habite depuis quelques années à ville Saint-Laurent avec sa mère et sa fille. Elles habitaient dans Côte-des-Neiges, mais elles ont dû quitter le quartier, le coût du loyer étant devenu trop élevé. Le nouveau logement n'était pas parfait, mais il y avait trois chambres et il était situé près de la ligne d'autobus qui amenait Stéphanie au travail. Mais voilà : les logements peu dispendieux coûtent parfois plus cher à long terme. C'est ce que Stéphanie allait constater. Quelques mois après leur arrivée, les locataires ont commencé à remarquer la présence de coquerelles. Malgré les tentatives de la famille pour exterminer les blattes, elles revenaient toujours. Stéphanie a alors interpellé le propriétaire. La seule façon de le rejoindre était de laisser un message sur sa boîte vocale. Après plusieurs messages et de nombreuses semaines, toujours pas de nouvelles. Elle a finalement réussi à éloigner les bestioles en laissant les lumières allumées dans l'appartement pendant la nuit — les coquerelles n'aiment pas la lumière. À ce problème se sont ajoutés ceux de la cuisine et de la salle de bain. Le robinet de l'évier coulait sur le comptoir qui ramollissait et pourrissait. Croyant qu'il allait s'effondrer, Stéphanie a laissé un message au propriétaire. Sans résultat. Elle a fini par acheter un nouveau comptoir et a demandé au père de sa fille de faire les réparations. Elle a conservé la facture pour que le propriétaire la rembourse.

En attendant, elle n'a pas l'argent nécessaire pour faire déboucher la canalisation du bain dont l'eau ne s'écoule que très lentement. Le propriétaire est au courant, mais ne donne pas de nouvelles. Dans l'attente, les questions fusent : Stéphanie devrait-elle appeler les inspecteur·rice·s de la Ville? En parler aux voisin·e·s? Quitter le logement? Suspendre les paiements du loyer même si l'intervenante du comité logement affirme que c'est une bien mauvaise idée?

L'attente et la quête d'argent pour payer le loyer

Joëlle habite ville Saint-Laurent depuis son arrivée au Québec en 2003. Son mari est retourné au Sénégal après quelques mois, incapable de se trouver un travail. Elle habite un 5 ½ dans un grand immeuble d'une cinquantaine de logements, avec ses deux filles et son garçon. Elle dort dans la même chambre que ses filles. Elle

estime que son appartement est trop petit, elle aimerait avoir une chambre à elle, mais elle ne trouve pas de logement convenable à un prix abordable, ou du moins au prix de celui qu'elle occupe. Pas que ce dernier soit bon marché : pour payer le loyer chaque mois, elle s'engage dans une quête incessante de revenus. Il y a quelques années, pour quitter l'aide sociale, elle a complété un cours pour devenir préposée aux bénéficiaires. N'ayant pas encore décroché un poste stable à temps complet, elle effectue des remplacements dans plusieurs établissements de santé de la région de Montréal. Les remplacements étant rares, elle doit accepter tout ce qui lui est proposé, peu importe l'emplacement. Elle part souvent tôt le matin pour revenir tard le soir, passe beaucoup de temps dans les transports et ne voit que très peu ses enfants. L'autre option n'est pas réjouissante : rester assise dans son appartement, angoissée à côté de son téléphone fixe, à attendre que quelqu'un l'appelle pour offrir du travail. Lorsque ces journées sans emploi sont trop nombreuses, elle sait qu'elle aura besoin d'aide pour arrondir les fins de mois. Le recours aux banques alimentaires devient incontournable, mais l'éloigne du téléphone...

Joëlle se sent prise dans son logement, d'autant plus que celui-ci nécessite des travaux. Elle ressent davantage l'isolement : « Ici toute la journée face à mes problèmes, c'est difficile », me confie-t-elle. Peut-on espérer qu'un logement social ou un logement dans une coopérative de son quartier améliore sa situation?

♦ ♦ ♦

Généralement, lorsqu'on s'attarde aux problèmes de logement, c'est l'action ou l'intervention de quelqu'un qui interpelle. Ici, c'est plutôt l'inaction — ou le fait qu'il « ne se passe rien » — qui façonne l'expérience de ces problèmes. Celle-ci est constituée d'une multitude de temps d'attente qui sont marqués par des moments d'espoir, mais surtout d'angoisse, pendant lesquels la ou le locataire n'arrive plus à se projeter dans le futur. Cette angoisse dans l'attente donne l'impression aux locataires qu'ils et elles sont des citoyen·ne·s de second rang à qui l'on peut manquer de respect. De leur côté, les propriétaires et les autorités, tant municipales, provinciales que fédérales, agissent comme si les problèmes de logement vécus par les locataires étaient négligeables, pratiquement futiles.